

Chloé Bocquet est une artiste-graveuse-architecte de papier, qui aime construire des maisons et des immeubles dans lesquels on n'habite pas - ou alors seulement en rêve. Quand elle promène son œil et le miroir de l'art sur les chemins du monde, elle s'arrête sur les saillances, les faîtes et les charpentes, les avants et arrière-corps des bâtiments, les arêtes et les pans des façades qui se complètent et se répondent, faisant naître une nouvelle bâtisse du réseau de lignes ainsi créé. Chloé Bocquet s'arrête sur ce que l'on ne regarde que de loin, à la volée, en passant. Une porte, une fenêtre, un chemin, ou bien un intérieur auquel le corps s'est trop habitué, pour jeter sur les motifs qui l'abritent un œil neuf. D'un coup de crayon elle les prélève, les réveille et les révèle.

Architectures rêvées, recomposées, évidées, les constructions de Chloé Bocquet sont d'abord détournées dans leur contexte originel - l'artiste n'en garde que les traits les plus saillants - puis griffées dans une plaque de cuivre ou de zinc. Les pignons restent, seuls et majestueux, quand les humains et les alentours de la ville disparaissent du paysage. Tout n'est plus qu'abstraction, épure et géométrie. Le geste est technique et mathématique - il faut composer avec les vides et les pleins, le passage sous presse transforme le trait en creux, et le creux en trait. Avec les lignes qu'elle tisse et que font se croiser la gouge ou la pointe, Chloé Bocquet s'approprie des espaces extérieurs et publics, des façades de maisons que l'on pense pleinement siennes mais que l'on ne voit que lorsqu'on est dehors, des intérieurs que l'on habite jusqu'à les oublier, si tant est qu'une force extérieure ne vienne rappeler leur apparence.

Il y a dans la gravure quelque chose qui tient de la magie, d'une force qui dépasse les antithèses inhérentes à la technique. Au contact de la plaque de métal striée de toutes parts, sous le poids du rouleau de la presse, la feuille de papier sur laquelle s'imprime l'image transforme le vide en plein, l'absence en présence, la non-couleur en couleur. Chloé Bocquet, magicienne, use de ses outils comme d'une baguette, avec laquelle elle redonne vie et matière aux petits bouts de rien du quotidien.

Ce sont sur des formes et des contres-formes d'apparence anodines, des courbes et des droites, des angles et des arrondis, que l'œil de Chloé se fixe avec joie. En vérité c'est sur la ligne qu'il se pose - toujours elle -, sur ses mille et unes apparences, nuances de taille et de direction. Celle qui vient dessiner une cascade de marches qui s'élèvent vers un palier et dont le trait s'affine au fur et à mesure qu'il fait monter le regard d'un étage ; celle qui explose en volutes pour recomposer la texture d'un feuillage, en grille pour la croisée d'une fenêtre, en sillon venu rejouer le pignon de la maison qui a donné naissance au monotype.

Il y a dans les empreintes de paysages que Chloé Bocquet compose une exaltation calme et voluptueuse, des formes, de leurs contours mais aussi des textures qui les remplissent et que l'artiste s'amuse à reproduire par une multiplicité de stries dans lesquelles se devine le plaisir du faire. Des feuillages aux allures de moucharabieh remplissent un jardin par ailleurs composé de hachures verticales, ou de délicates circonvolutions. Un seul trait dans une mare blanche suffit à laisser deviner l'étang. Tout est affaire de ligne, de contour. La fille du potier Dibutadès la première - paraît-il - s'en était servi pour capturer l'empreinte de son amant sur le point de partir à la guerre, racontait Pline l'Ancien dans son *Histoire Naturelle*. Le contour tracé sur le mur au fusain ceint celui de l'être aimé, emprisonne son souvenir plutôt que son image fidèle. Les images de Chloé Bocquet contrecarrent pourtant toute nostalgie : le contour dessine un lieu - d'attente - dans lequel imaginer et recomposer à l'envi ce qui a été, en vrai, et lui donner une seconde vie, sur le papier.

Il y a bel et bien de la magie dans les gravures de Chloé Bocquet. Un lien invisible par lequel elle lie son sort - et celui de ses dessins - aux espaces d'attente du monde et hors de lui. S'il fallait encore une preuve pour étayer la théorie de Vasari selon laquelle le dessin est le père des trois arts (la peinture, la sculpture et, plus que tout, l'architecture qui se compose des deux), c'est ici qu'elle se trouve. Les dessins du monde engendrent

ceux de Chloé Bocquet, qui fait se poursuivre les lignes sans relâche, de l'extérieur vers l'intérieur, et vice versa. La boucle - et la ligne qui la dessine - sont infinies.